

***LE GROUPE D'INFORMATION SUR LES PRISONS :  
LA PHILOSOPHIE POLITIQUE A L'EPREUVE DE L'EVENEMENT***

ANTOINE JANVIER

Prononcé lors de la journée d'étude « Qu'est-ce qu'un groupe ? » (23 février 2007)  
(Groupe belge d'Études Sartriennes – FNRS – Université de Liège)

Dans un entretien paru en 1986, « Foucault et les prisons », Gilles Deleuze analyse le rôle de Michel Foucault dans les activités du Groupe d'Information sur les Prisons (le GIP). À cette occasion, Deleuze dit :

« Je crois que Foucault n'a retenu que le fait qu'il avait perdu ; il n'a pas vu en quoi il avait gagné. Il a toujours été extrêmement modeste d'un certain point de vue. Il avait eu l'impression que ça n'avait servi à rien. »<sup>1</sup>

Foucault qui, avec Pierre Vidal-Naquet et Jean-Marie Domenach, était parmi les trois personnalités « protectrices » du GIP, aurait ainsi acté l'échec de ce groupe à la lumière de l'histoire.<sup>2</sup> Et pourtant, poursuit Deleuze, Foucault savait tout de même combien le GIP avait été important :

« Et en même temps, il devait bien savoir que ça avait servi énormément. Le GIP avait réussi beaucoup de choses [...]. »<sup>3</sup>

Quel est ce paradoxe ? Il convient de le déterminer plus avant et de l'éclairer. La question porte avant tout sur la réussite du GIP : son échec paraît effectivement plus évident, au vu de la situation des prisons des années '80 à nos jours. Pour mesurer cette « réussite », nous devons dégager le nouveau type de lutte politique surgissant dans les années '70 avec le GIP et ses implications conceptuelles. On le sait, notamment sous l'influence de Foucault, le GIP rompt avec les deux traditions du réformisme et de la lutte révolutionnaire marxiste, dont il est pourtant en partie issu (respectivement le courant de la revue *Esprit* et le courant de la Gauche Prolétarienne). Foucault propose avec le GIP un type de luttes plus locales, qui engagent une nouvelle pensée ou philosophie politique : non plus une philosophie de l'histoire dialectique, mais une philosophie de l'événement. La réussite du GIP ne se comprend qu'à la lumière de cette double nouveauté politique, théorique et pratique. Sans doute la situation dans les prisons n'a-t-elle pas globalement évolué malgré les nombreuses réformes ; pas plus qu'une révolution ne s'est enclenchée en conséquence des actions du GIP. Mais quelque

---

<sup>1</sup> Dans Gilles DELEUZE, *Deux régimes de fous*, Paris, Minuit, Paradoxe, 2005, p. 258.

<sup>2</sup> C'est Daniel Defert qui, dans sa postface à l'ouvrage d'archives sur le GIP, insiste sur la fonction « protectrice » jouée par Foucault, Domenach et Vidal-Naquet, par opposition à une fonction de leader ou de chef de bande, voire de guide intellectuel : le GIP voulait remplir une activité anonyme, tout en se protégeant des risques de censure et de répression de la part du gouvernement (fréquents en cette époque post-mai 68). D'où le rôle des trois intellectuels « protecteurs ». Cf. Philippe ARTIÈRES *et alii*, *Le Groupe d'Information sur les Prisons. Archives d'une lutte : 1970-1973*, IMEC. Sur bien des points, j'ai tiré mes informations de cet ouvrage précieux, que je citerai désormais ARTIÈRES, suivi du numéro de page et précédé du titre du texte et de son auteur s'il ne fait pas partie des auteurs de l'ouvrage.

<sup>3</sup> *Ibid.*

chose a eu lieu dans les prisons avec le GIP, quelque chose qui a avoir avec ce que Foucault, Deleuze et d'autres encore appellent un « événement ».

Une telle affirmation peut paraître étrange. Souvent, en effet, une « philosophie de l'événement » passe pour rendre impossible toute politique émancipatrice, en raison de sa conception tragique de l'omniprésence des rapports de forces ou de pouvoir : il n'existe pas de vacuoles de liberté, de formes d'émancipation assurée que les hommes auraient à réaliser ; tout est rapport de forces et de pouvoir. En conséquence, une telle pensée n'a plus pour tâche de donner une orientation en fonction de réformes ou d'un idéal de société libre à effectuer. Il lui reste une tâche critique : soupçonner les mystifications et dévoiler avec lucidité l'omniprésence des rapports de pouvoir. La part positive et joyeuse réside dès lors dans les *événements*. Les événements sont les renversements de ces rapports de pouvoir, non pas en vue d'un monde meilleur, mais *en tant que tels*, dans la pureté de leur bouleversement révolutionnaire. Critique et révolution incessante, telles sont les deux faces d'une philosophie du pouvoir ou des forces qui n'est autre qu'une philosophie de l'événement. Voilà pourquoi il semble étrange qu'une philosophie de l'événement se dise politique : car elle ne donne aucune indication, aucune perspective quant à une forme de vivre ensemble émancipatrice ou, tout simplement, « meilleure ».

Je soutiens au contraire qu'une philosophie de l'événement contient les linéaments d'une nouvelle philosophie politique. C'est ce que je tenterai d'établir ici, à l'aide de la détermination donnée par Foucault au concept d'événement dans *Nietzsche, la généalogie, l'histoire*. Ce texte fut publié en janvier 1971, au moment même de la création du GIP. Foucault y donne à sa pensée de l'événement un tour pratique et politique qui semble faire écho aux activités et aux objectifs poursuivis par le GIP quelques temps plus tard. Bien plus, il me semble que *Nietzsche, la généalogie, l'histoire*, appelle une forme d'action politique nouvelle, qui trouve dans la figure théorique et pratique du groupe sa pleine détermination et dont la réalisation concrète sera le GIP. A l'aide de cette détermination du concept d'événement, j'essaierai ensuite de donner une éclairage à ce que fut le GIP et d'en relever la portée politique émancipatrice.

### 1) *Rappel des faits*

À la fin des années soixante et au début des années septante, l'État français connaît une série de luttes consécutives à Mai 68. Il y oppose une pression judiciaire et policière très importante. C'est ainsi que le 27 mai 1970, le ministre de l'Intérieur Raymond Marcellin dissout un des mouvements gauchistes forts de l'époque, le mouvement maoïste de la Gauche Prolétarienne (GP).<sup>4</sup> Si bien que, rapidement, l'arrestation de ses membres sera autorisée, au nom de « reconstitution de ligue dissoute » (le plus connu d'entre eux étant Alain Geismar, arrêté le 25 juin). De plus, avec une loi votée début juin sur une proposition du garde des Sceaux René Plevin dite « loi anti-casseur », les organisateurs de manifestations peuvent être rendus pénalement responsables des troubles que leur appel à manifester susciterait. Voilà donc qu'une série de personnes engagées dans les luttes politiques classiques se retrouvent en prison.

Sous leur influence, la prison, peu à peu, se politise. Elle devient un problème politique grâce aux maos. Ceux-ci mènent des actions sous la forme de grèves de la faim qui

---

<sup>4</sup> « [...] sur le fondement de la loi du 10 janvier 1936 permettant de mettre fin à l'existence légale des ligues et organisations paramilitaires. » ARTIÈRES, p. 27.

visent à obtenir le statut de « détenu politique », et non de simple droit commun. À travers cette revendication, plus que le simple souhait d'un statut à part ou privilégié, il s'agit de montrer comment et en quoi la prison joue un rôle politique de mise à l'écart des adversaires du pouvoir en place. La première grève de la faim a lieu en septembre 1970. Pour la mener à bien, les maos créent une sorte de cellule extérieure de soutien à la grève de la faim de leurs camarades emprisonnés, l'organisation des prisonniers politiques (OPP).<sup>5</sup> Malgré ce soutien extérieur, trop faible, la grève n'aboutit pas.

Durant l'automne et l'hiver 1970, les maos qui ne sont pas emprisonnés vont employer leur énergie à trouver ce soutien extérieur, pour parvenir à la réussite d'une seconde grève prévue début 1971. Premièrement, selon une pratique habituelle des mouvements « révolutionnaire », les maos font appel à des intellectuels démocrates pour porter le mouvement. Daniel Defert, qui participe plus ou moins aux activités maoïstes, propose que Foucault soit cet intellectuel démocrate portant le mouvement de dénonciation, ce qui est accepté après de nombreuses tergiversations. Mais les tentatives de rencontres et d'actions communes en décembre 1970 entre Foucault et les maos échouent. Deuxièmement, les maos vont également élargir leur mouvement d'une demande de statut politique à une dénonciation des conditions générales de détentions de tous les prisonniers, y compris les droits communs. Déjà présente lors de la grève précédente, cette extension se révèle grandissante et décisive lors de la seconde. Par là, les maos veulent rallier à la lutte prolétarienne les *lumpenprolétaires* qui en deviennent l'avant-garde. Cette fois, la grève de la faim qui dure du 14 janvier au 8 février 1971 obtiendra quelque succès.<sup>6</sup>

Début 1971, Foucault et Defert décident de réamorcer la tentative avortée de décembre 1970, en lançant un mouvement de dénonciation des conditions de détention des prisonniers. Durant le mois de janvier, avec plusieurs intellectuels, ils recherchent la forme que prendra ce mouvement, qui fut quelques semaines plutôt l'occasion de divergences profondes entre Foucault et les maos. C'est qu'alors, on connaît deux types de mouvement de ce genre : celui du tribunal populaire et celui de la commission d'enquête. Le tribunal populaire est rendu célèbre à Lens par Jean-Paul Sartre et les maos en décembre 1970. Il a pour but d'exposer les faits, d'établir la vérité objective d'une situation et de dévoiler l'exploitation et l'aliénation bourgeoise. Le but poursuivi est de prolétarianiser, ou du moins de faire entrer dans la lutte révolutionnaire prolétarienne les prolétaires non encore conscient de leur situation ou les *lumpenprolétaires*. La commission d'enquête, sur le modèle des « commissions sénatoriales américaines sur les prisons », consiste à établir la neutre objectivité des conditions matérielles de détention, en vue de provoquer une prise de conscience de l'opinion publique et du gouvernement et d'enclencher une réforme. Foucault et l'ensemble de personnes qui se rassemblent autour de lui ne choisiront ni l'un ni l'autre : ce sera le GIP, dont l'existence est annoncée à la presse par Foucault, Domenach et Vidal-Naquet le 8 février 1971.

Grâce à une série d'enquêtes – dans un premier tant remplies par la détenus et ensuite confectionnées par eux-mêmes, de revendications émises par les détenus et de lettres exposant leurs conditions de vie, le GIP élabore plusieurs brochures intitulées *Intolérable*, ainsi que des articles de journaux ou d'autres textes. Pendant à peu près trois ans, jusqu'en 1973, le GIP donne de l'écho aux revendications des prisonniers et à leurs luttes. Durant ces trois années,

---

<sup>5</sup> Chargée de « maintenir des liens politiques avec ses militants emprisonnés, préparer leur défense, faire de leur procès une tribune politique [...] et affirmer au sein des 'masses' la signification politique des actes pour lesquels ils étaient inculpés. » Daniel DEFERT, « Postface » in ARTIÈRES.

<sup>6</sup> À savoir « la création d'une commission de travail sur l'obtention du régime spécial en détention » par le ministre de la Justice. ARTIÈRES, p. 28.

médiatisées et portées par le GIP de nombreuses révoltes dans les prisons ont cours ; de terribles répressions aussi.

Ce qu'il convient de retenir du GIP, dans un premier temps, c'est là nouvelle forme qu'il a donné à une action théorique et pratique de révolte politique, principalement par rapport à la forme révolutionnaire marxiste alors dominante, le maoïsme. Daniel Defert a relevé la lecture foucauldienne de la différence du GIP d'avec la Gauche Prolétarienne, se rappelant d'une remarque de Foucault à cet égard :

« Quelques temps après, Foucault me dit – réflexion d'après-coup ou initiale, je ne sais – que le sigle GIP évoquait la GP avec ce iota de différence que se devaient d'introduire les intellectuels. »<sup>7</sup>

Les intellectuels du GIP ne sont pas juges de la bourgeoisie ou conscience rassembleuse de l'ensemble des détenus : ils ne subordonnent pas leurs activités à la lutte du prolétariat, dont ils détiennent quelque sens ou vérité. Les intellectuels informent. Et ils informent par et avec les détenus, grâce à eux. Il n'est donc pas question de perspective révolutionnaire totale de transformation globale du système, ni de perspective réformiste. C'est ce que Defert repèrera comme l'événement, faire ou donner un statut d'événement :

« L'information est une lutte. Cela signifiait aussi qu'obtenir des détenus l'information – là où la loi, la discipline, le secret l'interdisaient le plus –, c'était accréditer la véridicité de leur parole et, finalement, donner le statut d'événement à leur parole. »<sup>8</sup>

## 2) *Qu'est-ce qu'un événement ?*

À l'aide de *Nietzsche, la généalogie, l'histoire*, je me pencherai maintenant sur la teneur conceptuelle de l'objectif avoué et revendiqué par le GIP : ni réforme, ni révolution prolétarienne, mais événement. Je poserai ici deux questions à ce texte : qu'est-ce qu'un événement ? En quoi est-il susceptible de constituer une politique ?

Dans *Nietzsche, la généalogie, l'histoire*, Foucault expose l'originalité de la conception nietzschéenne de l'histoire, la généalogie. La généalogie ne s'intéresse pas à l'origine (*Ursprung*), mais à la provenance (*Herkunft*) et à l'émergence (*Entstehung*). Et c'est par là qu'elle a pour tâche de faire resurgir les événements.

« [...] repérer la singularité des événements, hors de toute finalité monotone ; les guetter là où on les attend le moins et dans ce qui passe pour n'avoir point d'histoire – les sentiments, l'amour, la conscience, les instincts –, saisir leur retour, non pour tracer la courbe lente d'une évolution, mais pour retrouver les différentes scènes où ils ont joué des rôles différents ; définir même le point de lacune, le moment où ils n'ont pas eu lieu. »<sup>9</sup>

---

<sup>7</sup> Daniel DEFERT, « Postface », in ARTIÈRES, p. 320.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 324.

<sup>9</sup> Michel FOUCAULT, *Dits et écrits*, I, Paris, Gallimard, Quarto, p. 1004. Je ne citerai ici que des extraits du premier tome des Dits et écrits parus dans la collection Quarto, que je citerai désormais *DE* suivi du numéro du texte cité et du numéro de page dans l'édition Quarto.

### 1) *Herkunft*.

Chercher l'origine de quelque chose, c'est lui supposer un être identique à soi, un noyau essentiel qui l'exhibe dans toute sa pureté. C'est donc nier l'histoire et ses événements, leur influence, leurs effets sur cet objet dont la solidité et l'éternité idéales sont assurées par son origine. À cette quête s'oppose celle de la provenance. La *herkunft* ou la provenance, « c'est la vieille appartenance à un groupe », nous dit Foucault.<sup>10</sup> Mais contrairement à la métaphysique qui cherche dégager le sol identitaire, la race inamovible à laquelle l'objet étudié appartient et à laquelle il faudrait revenir comme son lieu originaire, la généalogie étudie plutôt les multiplicités qui composent cet objet, les groupes dont il fait partie.

« Cependant, il ne s'agit pas tellement de retrouver, chez un individu, un sentiment ou une idée les caractères génériques qui permettent de l'assimiler à d'autres – et de dire : ceci est grec, ou ceci est anglais ; mais de repérer toutes les marques subtiles, singulières, sous-individuelles qui peuvent s'entrecroiser en lui et former un réseau difficile à démêler. »<sup>11</sup>

Appartenir à un groupe, c'est trouver en sa différence une part de l'identité de l'objet ; c'est trouver dans la multiplicité qu'il enveloppe les éléments constitutifs de son être ; c'est, pour l'objet, l'indice qu'il est toujours déjà ouvert à une hétérogénéité qui est la raison de son identité. Loin de fonder, l'analyse généalogique de la provenance dissout et disperse. Elle livre l'objet au disparate qui le compose – à ses événements non accidentels, mais essentiels :

« [...] l'analyse de la provenance permet de dissocier le Moi et de faire pulluler, aux lieux et places de la synthèse vide, mille événements maintenant perdus. La provenance permet aussi de retrouver sous l'aspect unique d'un caractère, ou d'un concept, la prolifération des événements à travers lesquels (grâce auxquels, contre lesquels) ils se sont formés. »<sup>12</sup>

Les événements, en ce sens, ne sont rien d'autre que la multiplicité découverte par le généalogiste. Ils indiquent les points de répartition, c'est-à-dire de rencontres et de croisements, d'oppositions et d'alliances de cette multiplicité d'éléments (de peuples, de races, d'individus, de sentiments,...) qui ont donné lieu à l'objet étudié.

### 2) *Entstehung*.

La seconde dimension de l'analyse généalogique est l'étude de l'*Entstehung* ou « émergence » de l'objet.

« *Entstehung* désigne plutôt l'émergence, le point de surgissement. C'est le principe et la loi singulière d'une apparition. »<sup>13</sup>

Alors que la recherche de l'origine veut atteindre à la vérité de l'objet dans toute sa hauteur et sa solennité, supérieure à la génération et à la corruption du devenir, aux accidents de l'histoire, la généalogie dégage l'émergence historique de l'objet au sens de l'apparition de la répartition de sa multiplicité. Et cette apparition, cette émergence est l'événement d'un certain rapport de forces ou de pouvoir qui préside à la répartition du multiple. L'objet émerge en raison d'un certain rapport de forces qui répartit la multiplicité.

---

<sup>10</sup> *DE*, p. 1008.

<sup>11</sup> *DE*, pp. 1008-1009.

<sup>12</sup> *DE*, p. 1009.

<sup>13</sup> *DE*, p. 1011.

« L'émergence se produit toujours dans un certain rapport de forces. L'analyse de l'*Entstehung* doit en montrer le jeu, la manière dont elles luttent les unes contre les autres, ou le combat qu'elles mènent en face des circonstances adverses [...]. »<sup>14</sup>

La vérité de l'objet n'est donc rien d'autre qu'un événement, c'est-à-dire l'émergence de cet objet dans et par un rapport de forces. L'objet émerge dans la rencontre de forces multiples, dans la lutte d'une multiplicité de forces que le généalogiste dévoile et met en scène.

« L'émergence, c'est donc l'entrée en scène des forces ; c'est leur irruption, le bond par lequel elles sautent de la coulisse sur le théâtre, chacune avec la vigueur, la juvénilité qui est la sienne. »<sup>15</sup>

### 3) La généalogie comme histoire effective.

Il me faut ici être prudent, à plusieurs niveaux. Tout d'abord, j'ai affirmé que l'analyse de la provenance menait le généalogiste à la multiplicité d'événements constitutifs de l'objet étudié ; mais j'ai défini d'autre part l'émergence par l'événement de l'objet, en d'autres termes par l'apparition d'un certain rapport de forces qui n'est autre que la répartition de la multiplicité constitutive de l'objet. C'est que tout événement enveloppe « une myriade d'événements » : chaque événement est en réalité l'émergence d'un objet, comme répartition de la multiplicité de forces dans laquelle et par laquelle il est apparu et il se constitue. Mais cette multiplicité est elle-même une multiplicité d'objets qui ont eux-mêmes émergés : ils ont, chacun, fait événement en tant qu'ils ont surgi dans et par un rapport de pouvoir, une répartition de multiples éléments qui, à leur tour, sont susceptibles d'une généalogie.

Ensuite, si le généalogiste dévoile l'*Herkunft* et l'*Entstehung* de l'objet qu'il étudie, il ne faut pas l'entendre au sens de la naissance, au sein de l'histoire, de la structure essentielle de l'objet. C'est ici de la puissance de termes comme « multiplicité » et « forces » dont il s'agit et, par là, de la conception de l'histoire d'une philosophie de l'événement comme celle de Foucault. Ce que le généalogiste fait apparaître, ce n'est pas l'apparition, en un point de l'histoire, d'une répartition déterminée de forces multiples qui a donné naissance à un objet précis qui par après s'en échappe. Ce n'est pas un événement désormais révolu, dont l'effet distinct et séparé serait l'objet. Le généalogiste dévoile ce qui constitue l'objet : son événement sans cesse rejoué, le rapport de forces qui le détermine encore à l'heure *actuelle*. Le généalogiste fait apparaître l'objet dans sa singularité, c'est-à-dire dans le rapport de forces singulier qui se joue en lui. L'événement n'est rien d'autre que l'émergence de l'actualité de l'objet : il est la cause immanente de l'effet qu'il donne, il est à soi-même son propre effet, l'objet. C'est en ce sens que la généalogie est *wirkliche Historie*, que Foucault traduit par « histoire effective ».

« L'histoire <effective> fait resurgir l'événement dans ce qu'il peut avoir d'unique et d'aigu. »<sup>16</sup>

### 4) Le jeu : le risque.

Dire que l'événement ne cesse de se jouer dans l'objet, qu'il est l'actualité de l'objet, c'est dire que la lutte qu'il enveloppe est hasardeuse : le vainqueur n'est pas désigné à tout jamais. Il est sans cesse remis en jeu, et c'est ce jeu qui fait émerger l'objet, qui constitue son

---

<sup>14</sup> DE, p. 1011.

<sup>15</sup> DE, p. 1012.

<sup>16</sup> DE, p. 1016.

événement incertain. En découvrant la multiplicité et le rapport de forces, la généalogie ne dévoile donc pas une structure essentielle de l'objet. Elle met en scène le jeu qui le compose et qui ne cesse d'être rejoué, dans le hasard de son issue.

« Les forces qui sont en jeu dans l'histoire n'obéissent ni à une destination ni à une mécanique, mais bien au hasard de la lutte. Elles ne se manifestent pas comme les formes successives d'une intention primordiale ; elles ne prennent pas non plus l'allure d'un résultat. Elles apparaissent toujours dans l'aléa singulier de l'événement. »<sup>17</sup>

Le rapport de forces multiples est un rapport *joué* au sens où il est en acte, actuel, et risque sans cesse d'être renversé, de donner un autre objet. On comprend mieux en quoi l'analyse de la provenance et de l'émergence ne fonde pas l'objet, tout au contraire : elle fait apparaître le hasard des dominations, des luttes de pouvoir qui le composent, non pas comme le hasard d'un événement passé, mais comme celui d'un événement actuel qui donne et redonne l'objet.

« Tel est bien en effet le propre de l'*Entstehung* : ce n'est pas l'issue nécessaire de ce qui, pendant si longtemps, avait été préparé à l'avance ; c'est la scène où les forces se risquent et s'affrontent, où il leur arrive de triompher, mais où on peut les confisquer. »<sup>18</sup>

Nous devons faire un pas de plus. On ne peut prédire l'issue du jeu de forces dévoilé au nom de ce qu'il a donné jusqu'à présent, précisément parce qu'il est rejoué actuellement. Mais le généalogiste ne peut pas plus le prédire *a priori*, en quelque sorte, au nom d'une comparaison entre les forces fortes et les forces faibles. C'est ce que l'on pourrait entendre dans le terme de « lutte » : une sorte de dualité oppositionnelle telle que le généalogiste qui contemple la scène peut juger, comme on dit, des « forces en présence ». Mais on a tort de prendre ce théâtre, ce jeu, du dehors, comme en extérieur, depuis un regard de tiers. Si l'on regarde ce jeu de forces depuis un point de vue tiers, on instaure une sorte de critère, d'élément neutre à partir duquel on peut juger des forces, et les niveler au regard de cet élément. C'est alors manquer l'originalité de la méthode de généalogiste.

L'événement n'est pas le surgissement d'une opposition entre deux forces ou de leur harmonie en vertu d'un principe ou d'un critère qui permet d'en juger l'issue. Il ne faut pas voir la lutte en partant de deux forces comme de deux identités, établies, dont on pourrait dire : celle-là est plus forte que l'autre, au sens de « celle-là est meilleure au regard de tel ou tel principe, et elle va emporter le combat ». On retomberait alors dans ce que Foucault, après Nietzsche, dénonce : un événement, ne serait rien d'autre qu'une victoire d'une force plus forte sur l'autre moins forte, victoire violente ou harmonieuse, en un moment de l'histoire. Celle-ci serait partagée en un moment avant l'événement, un moment de rupture que serait l'événement, et puis un moment après l'événement, l'issue du combat, la transformation distincte de l'événement, qui en serait la conséquence séparée. En vertu de quoi l'histoire se construirait comme une succession de luttes qui ont donné telle ou telle chose assurée.

Or, si l'on veut maintenir l'originalité de la généalogie, il faut dire que ce qui caractérise un événement, ce n'est pas une rencontre « objective » entre des forces bien

---

<sup>17</sup> DE, p. 1016.

<sup>18</sup> DE, p. 1020. Cf. aussi pp. 1016-1017 : « Nous croyons que notre présent prend appui sur des intentions profondes, des nécessités stables ; nous demandons aux historiens de nous en convaincre. Mais le vrai sens historique reconnaît que nous vivons, sans repères ni coordonnées originaires, dans des myriades d'événements perdus. »

définies. C'est plutôt le surgissement d'une lutte en tant que le généalogiste la joue. La généalogie ne rejoue pas les luttes entre les forces de loin, comme sur un lieu homogène et extérieur, pour dégager l'histoire d'un objet. L'événement n'est pas rapporté par le généalogiste comme une lutte lointaine entre deux forces. L'événement n'existe que parce qu'il est effectué ou joué par le généalogiste. Il n'a lieu qu'à être rejoué comme ce qui met en jeu des forces. Ce qui veut dire que *le généalogiste fait partie de la lutte en tant qu'il la joue*, qu'il « choisit son camp », en quelque sorte.<sup>19</sup> La généalogie fait émerger ces luttes en la reprenant à son propre compte, c'est-à-dire en s'emparant du jeu de l'histoire et en faisant événement, en le rejouant comme on dit qu'on rejoue à un jeu, ce qui signifie à la fois le reprendre tel quel et le relancer, re-risquer son issue. C'est le sens des formules énigmatiques de Foucault selon lesquelles le rapport de forces est aussi bien un non-rapport, le lieu de leur jeu un non-lieu :

« [...] l'émergence désigne le lieu d'affrontement ; encore faut-il se garder de l'imaginer comme un champ clos où se déroulerait une lutte, un plan où les adversaires seraient à égalité ; c'est plutôt [...] un <non-lieu>, une pure distance, le fait que les adversaires n'appartiennent pas au même espace. [...] Le rapport de domination n'est pas plus un 'rapport' que le lieu où elle s'exerce n'est un lieu.»<sup>20</sup>

Le rapport de forces, en tant qu'il est joué par le généalogiste, rendu actuel, est incertain, mais aussi invisible comme rapport : il est le combat révélé par le généalogiste qui exerce une force, et non ce qui est dévoilé par son regard perçant. Aussi l'activité de la généalogie est-elle bien celle là : non pas une analyse des rapports de force et de pouvoir du dehors, non pas une simple activité de démystification. Mais une saisie, une expression et une activité dans cette lutte qu'elle fait émerger parce qu'elle s'en empare, c'est-à-dire parce qu'elle la rejoue. La généalogie ne dévoile pas la vérité de l'objet, fût-elle un rapport de forces ; la généalogie fait émerger un rapport de forces parce que son dévoilement est lui-même la saisie d'une force dans la lutte dévoilée et donc sa mise en jeu, en risque, en transformation :

« [...] derrière la vérité, toujours récente, avare et mesurée, il y a la prolifération millénaire des erreurs. Ne croyons plus que la vérité demeure en vérité, quand on lui arrache le voile [...] »<sup>21</sup>

En ce sens, la *wirkliche Historie* que Foucault traduit comme histoire effective doit certes être entendue comme l'histoire de l'effet de l'événement, mais au sens où l'événement est effectué par l'histoire elle-même. C'est pourquoi l'histoire a toujours affaire avec notre présent ou notre actualité. L'émergence d'un événement, c'est ce qui caractérise l'apparition d'un jeu en acte, c'est-à-dire de l'actualité du jeu. Le philosophe nietzschéen est autant généalogiste que journaliste, comme le rappellera Foucault en 1973, s'inscrivant dans cette lignée.<sup>22</sup> En rejouant les luttes qui nous ont constitué, en les rappelant à leur jeu constitutif, l'historien prend part à la lutte et fait émerger une force, comme telle. Il ne s'agit pas de

<sup>19</sup> Cf. *DE*, p. 1018 : « Elle [l'histoire effective] ne craint pas d'être un savoir perspectif. [...] Le sens historique, tel que Nietzsche l'entend, se sait perspective, et ne refuse pas le système de sa propre injustice. Il regarde sous un certain angle [...]. Plutôt que de feindre un discret effacement devant ce qu'il regarde, plutôt que d'y chercher sa loi et d'y soumettre chacun de ses mouvements, c'est un regard qui sait d'où il regarde aussi bien que ce qu'il regarde. »

<sup>20</sup> *DE*, pp. 1012-1013.

<sup>21</sup> *DE*, p. 1007.

<sup>22</sup> « Je me considère comme un journaliste, dans la mesure où ce qui m'intéresse, c'est l'actualité, ce qui se passe autour de nous, ce que nous somme, ce qui arrive dans le monde. La philosophie, jusqu'à Nietzsche, avait pour raison d'être l'éternité. Le premier philosophe-journaliste a été Nietzsche. Il a introduit l'aujourd'hui dans le champ de la philosophie. » *DE*, n° 127, 1302.



rapporter l'événement, mais de le faire exister en accomplissant une force, en jouant un rapport de pouvoir. La généalogie est une discipline pratique, comme exercice actuel d'une force, et non contemplation d'un combat à distance.

5) *La règle du jeu : faire événement, faire groupe.*

La généalogie est-elle pour autant une politique ? Elle est pratique, exercice d'un rapport de forces parce qu'exercice d'une force, parce que force elle-même. Mais y a-t-il pour autant une politique dans cet exercice ? On peut en trouver les linéaments, disséminés au long du texte de Foucault.

L'événement est le surgissement d'un rapport de forces. Mais il est le surgissement de ce rapport en tant qu'il est joué et instable, actuel et risqué : en tant qu'il ne cesse de répartir la multiplicité en jeu. Si bien que ce non-rapport qui n'est autre que l'exercice du rapport de forces et le risque hasardeux de son issue trouve, écrit Foucault, une certaine effectuation dans un système de règles, dans un rituel :

« Le rapport de domination n'est pas plus un <rapport > que le lieu où elle s'exerce n'est un lieu. Et c'est pour cela précisément qu'en chaque moment de l'histoire elle se fixe dans un rituel ; elle impose des obligations et des droits ; elle constitue de soigneuses procédures. [...] Univers de règles qui n'est point destiné à adoucir, mais au contraire à satisfaire la violence. »<sup>23</sup>

La règle du jeu n'est pas ce qui limite la part du jeu, l'exercice du pouvoir. Elle est plutôt ce qui l'autorise. Non pas en ce qu'elle le rend possible, mais en ce qu'elle en est l'effectivité même, l'effectuation ou l'actualité. La règle ne vient pas satisfaire le jeu au sens où elle viendrait l'interrompre ou lui donner sa forme prédéterminée. Elle le satisfait au sens où c'est par elle, en elle qu'il s'exerce.

« La règle, c'est le plaisir calculé de l'acharnement, c'est le sang promis. Elle permet de relancer sans cesse le jeu de la domination ; elle met en scène une violence méticuleusement répétée. Le désir de paix, de douceur du compromis, l'acceptation tacite de la loi, loin d'être la grande conversion morale ou l'utile calcul qui ont donné naissance à la règle, n'en sont que le résultat et à vrai dire la perversion. »<sup>24</sup>

La règle n'apaise en rien le risque et la violence du rapport de pouvoir exercé. Elle est sa règle, au sens où c'est le jeu ou l'exercice du rapport de forces qui régule. La règle, ce n'est rien d'autre que la règle de composition et de distinction du rapport de forces. C'est la règle interne au rapport de forces, qui est expérimenté dans les alliances, compositions et oppositions de forces, c'est-à-dire dans la répartition du multiple. La règle, c'est l'expérimentation de la répartition : la constitution de groupes. Elle ne vient pas par après, pour pacifier les forces en présence, organiser la bataille, et juger du vainqueur. Elle est toujours déjà là en tant qu'elle compose un rapport de forces, un certain jeu du multiple.

Dès lors, il ne s'agit pas de prôner le jeu contre l'absence de jeu ; la mise en jeu de la règle contre sa conservation. Il s'agit de rejouer les forces qui nous composent parce qu'elles ne cessent pas d'être jouées ; il s'agit de s'emparer de ces forces et de les exercer, c'est-à-dire de contracter des alliances, de composer des multiplicités pour accroître la portée de ces forces. En un mot, il s'agit de faire groupe à partir et en jouant avec les règles qui ne sont rien

---

<sup>23</sup> DE, p. 1012.

<sup>24</sup> DE, p. 1013.

d'autre que les indices des rapports de forces multiples qui composent nos appartenances. C'est bel et bien prendre un risque : celui de l'affrontement, celui, pour une force de se voir dépossédée de ses pouvoirs, c'est-à-dire de ses alliances, se voir divisée, confisquée, renversée. Mais c'est un risque nécessaire, parce que c'est ce risque qui fait exister nos forces, et que s'emploie à jouer le philosophe journaliste et généalogiste : s'affirmer comme force, faire émerger une lutte qui permet de s'exercer comme force, c'est-à-dire comme pouvoir ou comme puissance. Effectuer ses puissances, faire événement : une politique du risque.

« Événement : il faut entendre par là non pas une décision, un traité, un règne, ou une bataille, mais un rapport de forces qui s'inverse, un pouvoir confisqué, un vocabulaire repris et retourné contre ses utilisateurs, une domination qui s'affaiblit, se détend, s'empoisonne elle-même, une autre qui fait son entrée, masquée. »<sup>25</sup>

L'événement n'est donc pas la rupture qui surgit dans un rapport de pouvoir : c'est plutôt l'exercice du pouvoir, l'affirmation du pouvoir. En quoi cela a-t-il rapport au politique ? En tant que l'enjeu de cet exercice, de ce jeu, c'est de se « démultiplier », c'est-à-dire d'augmenter sa force, ses puissances, ses capacités, d'exercer et de composer des rapports.<sup>26</sup> En un mot : de faire groupe. L'événement, en ce sens est toujours un événement de groupe puisqu'il renvoie à l'exercice d'une force qui cherche une règle d'alliance, de domination ou de composition pour s'exercer.

### *3) Le GIP : faire événement*

Le GIP a voulu faire événement dans le monde pénal de la prison : là était l'originalité de son action politique. Elle visait non pas à refuser le pouvoir, non pas à s'indigner face à lui. Elle visait à le « désirer » Comment ? Par la constitution de forces : en réactivant, en rejouant des rapports de forces de telle sorte qu'il y ait des alliances, des compositions, ... avec tous les risques inhérents à ce jeu (mésalliances, décompositions,...). Là où des forces étouffaient, c'est-à-dire là où elles ne s'exerçaient plus, le GIP tentait de les réactiver, en rejouant la scène sur laquelle elles étaient en train de mourir. Là où les forces que ce pouvoir mettait en jeu étaient dispersées, séparées d'elles-mêmes, repliées en identités fixes, le GIP les engageait à l'exercer en se constituant comme lutte collective. Là où ces forces ne se luttaient plus et refusaient pratiquement leur être de forces, le GIP exhibait la lutte, exhibait sa violence.<sup>27</sup>

Le GIP a fonctionné selon les deux principes de la méthode généalogique : révéler, mettre à nu les rapports de forces ; et, par là, les exercer à partir de son propre lieu, en l'occurrence de la situation de l'appareil d'information des intellectuels français dans les années '70. Tel est le sens du « rendre intolérable » que GIP invoque comme objectif de ses actions. Le Groupe d'Information sur les Prisons ne veut pas faire la leçon, donner une direction ou des ordres au nom d'un savoir neutre, d'une vérité objective ou d'un idéal moral dont les intellectuels seraient porteurs. Au contraire, il révèle, sans plus, une situation par les forces dont les intellectuels disposent : le discours, la place dans le système d'information, ... Foucault le rappelle avec force lorsqu'un journaliste lui demande :

---

<sup>25</sup> DE, p. 1016.

<sup>26</sup> Cf. DE, p. 1015. « L'histoire sera effective dans la mesure où elle introduira le discontinu dans notre être même. Elle divisera nos sentiments ; elle dramatisera nos instincts ; elle multipliera notre corps et l'opposera à lui-même. »

<sup>27</sup> Sur l'importance de *désirer* le pouvoir et d'ainsi renverser le discours de l'Occident qui refuse le pouvoir qui le traverse pourtant, cf. DE n°98, « Par-delà le bien et le mal », pp. 1094-1095.

« - On ne peut tout de même pas agir de cette manière sans avoir une idée sur ce qui est faisable et sur ce qui ne l'est pas, sur ce qui est, en somme, bien ou mal. On en revient au discours moral [...]. Dans votre pratique concrète, comment allez-vous vous en sortir ?

- [...] ce que nous essayons de faire actuellement en se loge pas dans une certaine théorie du bien et du mal. Une chose est certaine : c'est que le système pénitentiaire actuel, et, d'une façon générale, le système répressif ou même le système pénal, n'est plus supporté par les gens. [...] Or mon problème n'est pas de savoir quel serait le système pénal idéal, le système répressif idéal. J'essaie simplement de voir, de faire apparaître et de transformer en un discours lisible par tous ce qu'il peut y avoir d'insupportable pour les classes défavorisées, dans le système de la justice actuelle. »<sup>28</sup>

### 1) Donner la parole aux détenus.

Pour bien comprendre cet objectif du GIP – rendre insupportable une situation, il est nécessaire d'établir très concrètement le travail de Foucault et de ses compagnons. Il ne s'agissait pas, comme j'ai pu le laisser croire plus haut, d'établir des faits, c'est-à-dire de rapporter des événements (le tabassage d'un détenu, la révolte dans les prisons pour telle ou telle raison,...) et de les juger ou de s'en faire les hérauts. L'intellectuel n'a pas pour fonction, dans le GIP, de dévoiler l'exploitation des prisonniers et de porter haut et fort sa dénonciation sur la place publique. L'intellectuel doit *faire événement*. Comment ? En donnant la parole au détenu, ou au personnel pénitentiaire, sans commentaire, sans reprise représentative de sa part, sans même juger de sa véracité.

« Cette enquête que vous faites est presque clandestine, je crois ?

Elle n'est pas exactement clandestine, elle est en effet tout à fait officieuse, car notre problème n'est pas tellement d'avoir des données objectives, on peut parfaitement les obtenir avec les documents officiels qui sont donnés. Notre problème, c'est de faire en quelque sorte parler les détenus, de leur donner pour la première fois, je crois, le droit à la parole. »<sup>29</sup>

En quoi est-ce, comme l'affirmait Defert, donner un « statut d'événement » à leur parole ? Pourquoi, lorsque les détenus parlent, y a-t-il événement ? Parce que le GIP « confisque » un pouvoir, celui de l'appareil d'information, pour le donner au détenu : le pouvoir de parler, de s'exprimer dans des textes, à la radio, à la télévision, d'être photographié et d'apparaître en première page d'un journal. En effet, les intellectuels exercent un certain pouvoir dans le système ou l'appareil d'information. Par là, et à leur insu sans doute, ce pouvoir exclut toute une série d'autres personnes, qui ont pourtant des forces à faire valoir. Ainsi, le savoir des prisonniers comme savoir collectif quant au le système pénitentiaire constitue une force. On peut dire que les intellectuels du GIP vont rejouer ce rapport de pouvoir, de telle sorte que leur force s'allie avec celle des prisonniers, ou, même, soit soumise à celle des prisonniers. Il y aura donc événement. Telle est la tâche politique nouvelle des intellectuels qu'inaugure le GIP, que Foucault étendra aux problèmes ouvriers, comme le montre un entretien avec José, ouvrier de l'usine Renault à Billancourt, qui vaut pour le problème de la prison :

« [...] les ouvriers n'ont pas besoin d'intellectuels pour savoir ce qu'ils font, ils le savent très bien eux-mêmes. Pour moi, l'intellectuel, c'est le type qui est branché, non pas sur l'appareil de production, mais sur l'appareil d'information. Il peut se faire entendre. Il peut écrire dans les journaux, donner son point de vue. Il est également

---

<sup>28</sup> DE, p. 1076.

<sup>29</sup> Michel FOUCAULT, « émission « Format France » de Radio Canada du 21 avril 1971 », in ARTIERES.

branché sur l'appareil d'information ancien. Il a le savoir que lui donne la lecture d'un certain nombre de livres, dont les autres gens ne disposent pas directement. Son rôle, alors n'est pas de former la conscience ouvrière, puisqu'elle existe, mais de permettre à cette conscience, à ce savoir ouvrier d'entrer dans le système d'informations, de se diffuser et d'aider, par conséquent, d'autres ouvriers ou des gens qui n'en sont pas à prendre conscience de ce qui se passe. Je suis d'accord pour parler de miroir avec toi, en entendant miroir comme un moyen de transmission. »<sup>30</sup>

## 2) *Rendre intolérable les situations d'oppression que les détenus subissent*

Cette confiscation rend intolérable la situation des détenus, de deux manières. Tout d'abord, la situation est rendue intolérable aux détenus eux-mêmes. Là où ils en étaient réduits à une acceptation tacite du pouvoir qui s'exerçait sur eux, ils ne le supportent plus en raison de la possibilité qu'ils ont d'exercer une force, celle de parler et de s'exprimer au dehors. Les activités du GIP donnent les moyens aux détenus d'exercer une force, c'est-à-dire de respirer en jouant le rapport de pouvoir qui les oppressait mais auquel ils s'étaient rangés et que la force de parler remet en cause – en jeu. Ensuite, la situation des détenus est rendue intolérable à ceux-là même par lesquels le pouvoir de s'exprimer, de parler, d'informer s'exerce : les intellectuels. Ce qui est intolérable, c'est la violence des rapports de pouvoir qui s'exerce à l'insu de ceux-là même par lesquels elle s'exerce. Cette violence là n'est pas une prise de conscience de la part des intellectuels. Elle leur est révélée – et est donc révélée à elle-même – par la réappropriation, par l'exercice de la force adverse, à savoir la prise de parole des détenus, et l'exercice de leur savoir collectif comme force. Ce qui est rendu intolérable, c'est l'émergence d'un événement, c'est-à-dire l'entrée en scène des forces, d'un rapport de forces remis en jeu et renversé, confisqué, modifié par la prise de parole des détenus.

## *Conclusion : le groupe, politique d'une philosophie de l'événement*

En conclusion, je dirai que ce qui s'est joué avec le GIP, c'est toute une série de composition de forces constitutives de groupes qui se relayaient les uns les autres, au risque de tourner à rien. (Indépendamment de la réussite d'une révolution enfin arrivée, d'une politique comme forme définitive de liberté collective, une autre politique est apparue : une politique qui consiste à faire groupe, regrouper des forces, c'est-à-dire augmenter leur puissance, leurs capacités, et rejouer, risquer sans cesse leur exercice. Les intellectuels du GIP vont jouer un rôle de relais partout où le pouvoir oppressant sépare et divise : entre les détenus eux-mêmes, entre eux et leur famille, entre eux et le prolétariat, entre eux et le dehors de la prison, entre eux et le pouvoir lui-même. Le but n'est pas d'arriver à une situation sans pouvoir, mais de faire groupe autour et avec les détenus pour qu'ils exercent le pouvoir, d'exercer le pouvoir en étant une force collective. Faire groupe, ce n'est pas représenter, parler à la place de, se faire le porte-parole : c'est faire acte de relais, par alliances entre des forces hétérogènes, qui pouvaient être opposées (ainsi même *La Cause du peuple* avait refusé de publier un texte de prisonniers).<sup>31</sup> C'est rejouer un événement, et le transmuter en exerçant de nouvelles règles d'alliances, de compositions (de regroupement) de forces ou de pouvoir.<sup>32</sup>

<sup>30</sup> DE, n° 123, p. 1289. Cf. aussi le célèbre texte avec Gilles Deleuze « Les intellectuels et le pouvoir », DE n°106, p. 1181.

<sup>31</sup> Cf. DE, n°105, p. 1170 : « Comment pouvez-vous lutter efficacement contre le système pénal actuel si le système d'information étouffe vos déclarations ?

C'est un travail pénible ? On m'a dit mille fois : <Ecrivez un article sur la prison que vous souhaitez.> Et mille fois j'ai répondu : 'Merde, ça ne m'intéresse pas.> Par contre, si on propose un texte rédigé par des détenus, où il est dit : <Nous voulons cela et cela>, les journaux ne le publient pas. La Cause du peuple elle-même a censuré un texte de prisonniers. Il ne correspondait pas à leurs idées, ils préféraient les révoltes sur les toits. Quand les détenus parlent, ça pose tellement problème. Le texte que j'ai lu avec Sartre n'a pas été publié par La Cause du

« Nous n'avons pas la prétention de faire prendre conscience, aux détenus et à leurs familles, des conditions qui leur sont faites. Cette conscience, il y a longtemps qu'ils la possèdent, mais elle n'a pas les moyens de s'exprimer. La connaissance, les réactions, les indignations, les réflexions sur la situation pénitentiaire, tout cela existe, au niveau des individus, mais n'apparaît pas encore. Il faut désormais que l'information circule, de bouche à oreille, de groupe en groupe. La méthode peut surprendre, mais c'est encore la meilleure. Il faut que l'information rebondisse ; il faut transformer l'expérience individuelle en savoir collectif. C'est-à-dire en savoir politique. »<sup>33</sup>

En ce sens, le GIP fut incontestablement une réussite : il a inventé de nouveaux types de luttes, de nouveaux exercices des forces, il l'a inventé avec les détenus. Le GIP n'a pas réussi parce qu'il a donné lieu à une situation sans pouvoir, à une forme d'émancipation enfin arrivée : une prison où ce sont des règles de réciprocité qui prévalent, une prison démocratique, une prison sans classes,... Le GIP a réussi dans la mesure où il a fait événement, c'est-à-dire où il a été producteur de groupes : de forces et d'exercices de forces. Les détenus sont apparus comme une force, ils ont pu exprimer des revendications, les négocier, faire valoir leurs exigences, trouver un lieu de parole inconnu jusqu'alors. Foucault saura le relever lors de la révolte de Toul, dans un texte superbe resté inédit, dont la conclusion sera la mienne :

« Les détenus de Toul n'ont pas pris d'otages. Fait étonnant que les journalistes ont relevé, mais que l'administration a voulu nier, on comprend bien pourquoi : son pouvoir ne tient que si les détenus en face d'elle ne sont pas par eux-mêmes, par leur nombre, par leur décision collective, une force. Ne pas prendre d'otages et reconduire, à la porte de la prison occupée, les gardien qui s'y trouvaient encore, c'était dire : nous n'avons pas besoin d'un ruse, d'un chantage, des possibilités de rébellion pour être une force. Nous sommes une force par nous-mêmes, parce que nous avons décidé tous ensemble de mettre l'administration à la porte, et de ne la laisser rentrer qu'au moment où elle nous aura reconnu comme une force à laquelle on négocie, à laquelle on cède, à l'égard de laquelle on s'engage. [...] Il paraît qu'après la négociation, les détenus ou du moins certains d'entre eux sont rentrés dans leurs cellules en appliquant à la lettre le règlement ; ils sont passés devant les surveillants, les mains derrière le dos, les yeux fixés au sol, et on dit en soulevant le béret <bonsoir chef>. Ce n'était pas là l'image de la défaite mais d'une action : ils avaient négocié de force à force ; l'administration avait cédé ; et quant à eux, ils avaient tenu leur engagement : ils rentraient réellement et symboliquement dans l'ordre. »<sup>34</sup>

---

peuple. Car, dès que les détenus parlent, nous sommes au coeur du débat. Le premier pas à faire est donc de donner la parole aux détenus. »

<sup>32</sup> Cf. Daniel DEFERT, « Quand l'information est une lutte », in ARTIÈRES, pp. 72-73 : le paragraphe « Des groupes de luttes » ; ainsi que Daniel DEFERT, « Sur quoi repose le système pénitentiaire ?... », in ARTIÈRES, p. 127.

<sup>33</sup> DE, p. 1046.

<sup>34</sup> Michel FOUCAULT, « Pour échapper à leur prison », manuscrit inédit, daté de fin décembre 1971-début janvier 1972, in ARTIÈRES, pp. 152-155.